



Cambodge :
dans une douceur trompeuse,
le choc éprouvant de la précarité



MISTER TOUCH KUON DE L'ALCOOLISME A "MASTER FARMER"

Vendredi 30 janvier 2012 – 15h00

Village de Prey Koky, commune de Samrong, District de Tramkak, province de Siem Reap.



On ne saurait lui donner d'âge. L'homme n'est ni jeune, ni vieux, mais il apparaît fatigué. Sa peau est brûlée par le travail des champs, son regard usé par le soleil et tant de souvenirs accumulés, sous des paupières tombantes. Assis sur une paillasse de bois couverte de tapis tissés, entouré de sa femme, de ses quatre enfants et d'autres hommes dont je ne saurais pas qui ils sont, tous attentifs à notre conversation.

Au milieu des rizières, où ne subsistent que quelques pailles maintenant jaunies par la chaleur et le soleil brûlant de ce mois de septembre, sa maison est coquette et propre. Nul doute que Mister Kuon ait été informé de notre visite. Sa chemise propre et son pantalon de flanelle sont là pour en attester. Sans qu'aucun d'entre nous ne s'en soit rendu compte, tout a été minutieusement préparé avant notre arrivée. Des noix de coco coupées attendent chacun des visiteurs sur cette banquette où je me suis maintenant assis en tailleur face à lui. Sophoan, notre Coordinateur national au Cambodge et Dara, son fidèle collègue administrateur, échangent quelques mots dans cette langue khmer qui m'est si étrangère et que inconsciemment, mais sans espoir, je tente en vain de décrypter.



D'une voix toute aussi douce que celles de mes collègues, Mister Kuon prend la parole. Sophoan assure une parfaite traduction, sans fioriture aucune. J'attends quelques mots d'accueil, le traditionnel bonjour aux visiteurs, mais à ma grande surprise, c'est une toute autre annonce qu'il nous a réservée.

"Avant il était alcoolique, mais il s'est sauvé grâce à AVSF", nous traduit d'une voix posée et tranquille Sophoan. A ses côtés, le visage de la femme de Mister Kuon s'illumine d'un sourire paisible et d'acquiescement qui en dit long, à mes yeux, sur son soulagement.

Au Cambodge, depuis plus de vingt ans, nos équipes ont fait le choix d'aider les familles paysannes à sortir du cercle vicieux de la pauvreté. Comme dans d'autres pays asiatiques voisins, ici chacune est classée et identifiée sur des critères qui se veulent précis et pragmatiques : état de l'habitat, accès à l'eau, à l'éducation, terres disponibles au regard du nombre de bouches à nourrir, etc. De tous les services publics et projets de coopération, des batteries d'enquêteurs ratissent les campagnes, interrogent, observent et notent tout dans des questionnaires soigneusement standardisés. Leurs enregistrements finiront dans des bases de données informatisées pour un classement final. Les *"Identity poor 1"* comme m'expliquent mes collègues, sont les plus pauvres et leurs cibles privilégiés. Cette classification mécanique qui rebaptise de manière presque déshumanisée des familles touchées par l'exclusion et la marginalité, me choquerait presque. Mais je serai pourtant vite impressionné par les réponses qui leur sont apportées, pragmatiques, concrètes, sans discours théorique ou conceptuel exagéré, et dont les résultats sont là devant nos yeux. Ce ne sont pas mes collègues qui m'en parlent et tentent de démontrer l'utilité de leur travail ; ce sont ces mêmes familles, avec une dignité retrouvée, qui elles-mêmes en témoignent.

Sur un des piliers en bois de la maison, accroché à un clou un peu moins rouillé que les autres, un diplôme enluminé dans un magnifique cadre en bois coloré en rouge et or. Pour rien au monde, Mister Kuon ne nous l'aurait caché. Bien au contraire. Même Dara et Sophoan nous le font remarquer. Sylvain, lui, coopérant sur ce projet, est plus discret mais esquisse tout de même un sourire à peine gêné. C'est qu'à côté du diplôme trône un autre cadre tout aussi kitch avec sa photo, souvenir pour Mister Kuon de quelques jours de congés passés ici par Sylvain avec sa famille. En peu de temps, Mister Kuon est en effet devenu *"Master Farmer"*, la reconnaissance d'un travail de paysan pilote devenu aujourd'hui formateur de ses voisins. Mister Kuon a presque tout essayé et adopté des propositions que le "projet", comme on dit ici pour ne pas en dire plus, lui a faites: pisciculture dans un bassin proche de la

maison, production maraichère de contre-saison grâce à l'eau d'une mare collective creusée avec les villageois voisins contre de la "nourriture pour du travail" (*Food for work*). Des sacs de riz bien utiles en période soudure alimentaire en échange de quelques journées de travail de fourni à creuser, trier, porter terre, caillou et boue.



Oubliés l'alcool, les disputes et la pauvreté, nous dit-il. Il est bien devenu *Master Farmer*. Une réelle fierté dont il reste pourtant étonnamment modeste. C'est que l'histoire de Mister Kuon ne s'arrête pas là et il n'hésite pas à nous la raconter. Au détour de notre conversation, j'apprends ainsi vite que Mister Kuon est un ancien soldat de l'armée khmer rouge. Sous ses cheveux qui commencent maintenant à grisonner, combien de souvenirs douloureux cachés et enfouis d'une guerre fratricide ? Sur ces terres de rizières et d'élevage aujourd'hui si paisibles, combien d'hommes et de femmes ont soufferts de travaux forcés, de mauvais traitements ou sont tout simplement morts ? Combien restent traumatisés par ces années de violence, par ce génocide commis et vécu par le peuple cambodgien où des plus pauvres sont eux aussi parfois devenus bourreaux de ces urbains expulsés des villes et placés en campagne pour une rééducation forcée, violente et douloureuse ?

Los de ma précédente visite au Cambodge il y a cinq ans, je n'avais pas voulu quitter Phnom Penh et reprendre le soir l'avion pour Paris, sans visiter le trop fameux centre de détention S21. Un lieu en apparence banal, un ancien lycée au cœur de la ville où les khmers rouges, dans leur folie meurtrière d'une société paysanne et égalitaire, en sont venus à torturer et tuer



les leurs. Conjonction de circonstance, de nouveau au Cambodge, nous apprenons par la lecture des journaux que Douch, le responsable de ce camp durant toute l'époque khmer rouge, homme cultivé, parfait francophone et ancien professeur de mathématique, vient d'être jugé : en bon officiant des ordres de ses supérieurs, à commencer par Pol Pot, il vient d'écopier de la prison à vie pour avoir supervisé avec une précision d'horloger, l'enregistrement écrit minutieux d'aveux le plus souvent obtenus sous la torture, puis la mise à mort de plus de quinze mille "opposants" au régime, hommes, femmes

et enfants, dans des "*killing fields*"¹ voisins. Mes collègues cambodgiens commentent discrètement cette décision de justice. Pudeur ? Peur de rouvrir des plaies encore trop à vif dans la société cambodgienne ? A chaque famille rencontrée, aucun d'entre nous n'osera leur faire raconter cette période de leur histoire. J'aurai pourtant aimé en savoir plus, comprendre ce que ces gens ont vécu et contiennent encore de terreur et de souffrance après ces années de violence passée, mais par crainte d'offenser, je resterai avec mes interrogations. Dans ce pays où tout semble calme et paisible, il en faudra du temps pour que cette blessure se ferme et que les paroles arrivent à s'exprimer ... La réconciliation n'est pas encore pour aujourd'hui.

¹ Champs de la mort

"BON, ON Y VA" ... UNE DOUCEUR TROMPEUSE

D'une voix calme et un peu nasillarde, avec une expression tranquille qui caractérise bien le personnage, "Mister Sophoan", notre Coordinateur, nous rappelle que nous ne sommes pas venus uniquement pour une virée gastronomique. On aurait pourtant pu le croire. Depuis que je suis arrivé deux jours plus tôt à Phnom Penh, les repas se succèdent nous offrant mille mets variés diversifiés dans lesquels nous piochons dans un parfait maniement de baguettes, viande de bœuf séché, poisson chat bouilli, nouilles de riz, légumes divers coupés en mille morceaux, que nous apprécions agrémentés de sauces plus ou moins pimentées. Les jeunes hommes et femmes qui nous servent partout sont charmants et nous poussent à la consommation.

D'un restaurant à une gargote de bord de route, devant tant d'abondance d'une nourriture fine et diversifiée, on en viendrait presque à oublier que le Cambodge détient le triste privilège d'être l'un des vingt pays les plus pauvres du monde. La pauvreté ne se découvre pas au premier coup d'œil. À peine sorti de l'aéroport, la ville que j'avais connue cinq ans auparavant m'apparaît métamorphosée : des buildings modernes, des casinos et hôtels en tout genre. Ce qui n'a pas changé, c'est ce foisonnement grouillant de motos et *tuk tuk*, ces pousse-pousse maintenant motorisés. Où sont donc passés les enfants des rues que j'avais vu si nombreux et partout lors de ma première visite ?

Tous réunis pour un atelier régional avec nos équipes asiatiques et une partie de l'équipe du siège en France, Mister Sophoan nous a concocté un programme minutieusement préparé de visites auprès de familles et organisations paysannes, dans plusieurs provinces aux noms plus singuliers les uns que les autres : Takeo, Prey Veng, Battambang, Kompong Cham, Siem Reap. Attentif à chaque instant, à chaque échange de parole, il nous donne à voir ce que lui et toute son équipe ont réalisé au cours des vingt dernières années avec ces familles "pauvres". Aucun orgueil ne transparait, aucune démonstration toute faite ; au fil de ces journées bien cadencées, il nous laisse construire notre propre jugement. De village en village, le programme de visite s'égraine dans un ordre précis et un calme parfait.



Sophoan, lui aussi, nous avait raconté son histoire, alors qu'il nous montrait une pagode au cœur de Phnom Penh. Jeune enfant accueilli et formé dans un temple bouddhiste de la capitale, tant aux enseignements de Bouddha qu'aux sciences modernes, il deviendra quelques années plus tard, par la seule force de son travail, jeune cadre diplômé puis aujourd'hui coordinateur de notre coopération cambodgienne. Derrière ce visage presque poupon et que je crois toujours avoir vu sourire, une accumulation de sagesse, de respect et de tranquillité.

"Bon ... on y va maintenant"

À chaque visite, le maintenant traditionnel signal de départ de Sophoan ponctue la fin de la rencontre qu'il estime sans doute suffisamment longue, à moins que les familles paysannes ne lui fassent état discrètement de leur épuisement après tant de questions et photographies de ces étrangers si nombreux, venus de toute l'Asie avec les "plus hautes autorités" d'ASVF en France. Volontairement discret, mais très attentif et à l'écoute, Claude, notre Président, est en effet de la visite. Il l'a dit : il vient ici, comme nous tous, pour comprendre et apprendre.

LA "SUCCESS STORY" DE MADAME SOA PHIN ET SA FUTURE NOUVELLE MAISON

Samedi 5 février 2012 – 16h00

Village Santuk Khnong, commune de Kakoh, district de Santuk, province de Kompong Thom



Son logis n'est pour l'heure qu'une unique pièce de paille, bois et végétal posé sur quelques pilotis brinquebalants. Pourtant, alors que je lui demande de poser pour une photographie devant son humble maison, Madame Sao Phin appelle vite son fils à peine vêtu et se prête avec plaisir à cet exercice. C'est qu'elle sait aussi déjà ce qu'elle veut me montrer : une fois le cliché pris, elle m'entraîne derrière la maison et d'un geste de la main et d'un sourire éclatant me montre des plots bétonnés posés l'un à côté de l'autre.

Ils sont certes à mon goût moins poétiques et typiques qu'une traditionnelle maison paysanne cambodgienne. Mais ils représentent toute sa réussite qu'elle est maintenant si fière de nous montrer. Ces plots supporteront bientôt sa nouvelle maison qu'elle construira, nous dit-elle, en avril prochain. Patiemment, elle les a achetées un par un, tout comme ces poutres de bois, stockées sur le côté, qui bientôt soutiendront sa nouvelle résidence.



Je l'ai vite appelé à la rescousse pour m'aider à comprendre ce que tente de m'expliquer mon interlocutrice. Mister Sophany, notre collègue responsable du "projet", lui fait expliquer posément comment elle a pu, avec le "projet" en arriver là.

"Ils m'ont donné quatre poules et un coq. Au nouvel an chinois, j'ai ainsi pu vendre vingt-cinq poules pour plus de 110 USD". Ses mots sont clairs, ses souvenirs précis, ses calculs infaillibles. On peut faire confiance à ces paysans pour savoir compter et Madame Sao Phin a l'air de savoir exactement ce qu'elle veut. Avec ces quelques dollars, elle nous explique avoir pu acheter un cochon et commencer à acheter du ciment, de la pierre, du sable et des clous. Une fois engraisé, elle a alors vendu le cochon pour acheter du bois.

"Maintenant, je pense racheter un nouveau cochon en vendant des poulets". Pas besoin d'expertise économique additionnelle : Madame Sao Phin nous présente clairement un cycle de recapitalisation économique qu'elle maîtrise parfaitement.

Devant ma caméra, elle arbore un grand sourire et partage avec nous ce petit plaisir : elle sait que bientôt, elle pourra offrir à son fils une maison décente et plus encore. Ces petites poules l'ont emmené loin ...

Mister Sophany ne dit maintenant plus rien : en retrait, mais comme tous ici, attentif à pouvoir réagir ou répondre à toute question posée, il se sent probablement scruté, observé, analysé par les "grands chefs". Nous lui avons fait part de nos félicitations pour le travail accompli et dont témoignent ces hommes et femmes que nous rencontrons sans discontinuer depuis deux jours. Dans la voiture, sur le chemin du retour, il m'explique non sans mal que cela a été un grand honneur que Mister Sophoan le choisisse comme responsable de ce projet de sécurité alimentaire et qu'il a fait du mieux qu'il a pu ! Il a même appris l'anglais, langue indispensable au Cambodge pour "tenir sa place" dans des réunions institutionnelles où la coopération étrangère reste très présente depuis la fin de la période khmer rouge. Ces félicitations ne sont pourtant pas protocolaires, elles sont sincères.

L'ASSOCIATION D'AUXILIAIRES VETERINAIRES EXISTE ET RESISTE ...

Samedi 5 février 2012 - 10h45

Rencontre avec l'association d'Agents Villageois de Santé Animale du district de Banteay Srey, village de Woat, commune de Tbèng, Province de Siem Reap.



Ils nous attendent depuis 10 heures. Nous sommes en retard. Malgré sa rigueur et son compte serré du temps, Sophoan a bien du mal à tenir non seulement le rythme mais surtout ce petit groupe dissipé d'étrangers qui ne cessent de questionner les familles qui ont eu le "privilège" d'être choisis pour cette visite.

La boutique est impeccable. Des chaises rouges en plastique ont été sorties et disposées pour les illustres visiteurs. Jean-Jacques lui en profite, il a déjà sorti cahier, stylo et note chaque mot prononcé par les responsables de l'association,

pour ne pas en perdre une miette. Une inquiétude de plus sans doute pour ces dirigeants, pour l'heure tous debout en rang d'oignon devant lui. Ces visiteurs ne sont effectivement pas de simples touristes ...



Depuis vingt ans, pionnier en la matière, AVSF a formé au Cambodge plus de 500 auxiliaires vétérinaires de santé animale : des agents villageois choisis par leur communauté et formés pour offrir un service vétérinaire de proximité aux familles paysannes. Mon collègue vétérinaire, Hervé nous le rappelle très justement, car Sophoan lui reste discret, même s'il ne peut cacher par un sourire plus prononcé que d'habitude son contentement et sa fierté sur ce sujet : le travail d'AVSF est une référence ici dans ce pays tant pour les autorités de l'Etat que pour de nombreux autres acteurs en coopération

qui répliquent aujourd'hui ces expériences de formation de "Village Animal Health Workers" et contribuent ainsi au changement d'échelle tant souhaité, avec un impact indéniable sur les

économies de ces familles paysannes. Avec notre appui, nombreux sont ceux qui se sont constitués en association, pour faciliter notamment l'approvisionnement en produits vétérinaires et mutualiser des coûts. Dix ans après, dans ce district de Banteay Srey, l'association résiste. Son Président est fier de nous présenter un parfait compte de résultats, avec un détail plus que minutieux et détaillé des produits et des charges. Ils se sont préparés à cette visite et la présence de Jean-Jacques qui au premier rang devant eux, assis sur sa chaise plastique rouge, made in Vietnam probablement, note consciencieusement virgule après virgule, chaque chiffre énoncé, n'est pas là pour les rassurer. Ils veulent nous démontrer que leur activité tient la route économiquement parlant !

Outre le service vétérinaire à domicile, et l'achat groupé et la vente de médicaments, l'association a développé d'autres activités qui lui permettent d'arriver effectivement à l'équilibre financier : un élevage porcin collectif et la vente d'engrais, même si nous explique-t-on, la concurrence du grand frère vietnamien, tout proche d'ici, devient de plus en plus rude



Parce qu'encore faible, en pleine reconstitution de sa structure et de ses compétences, L'Etat cambodgien parviendra-t-il à offrir l'appui nécessaire et à exercer également le "contrôle" de ces associations locales ? Les services vétérinaires nationaux pourront-ils assumer à terme le perfectionnement régulier de ces auxiliaires et la formation de jeunes, en lieu et place de la coopération internationale ? L'association de Banteay Srey réussira-t-elle à gérer la concurrence des commerçants vietnamiens ou à passer des alliances gagnantes avec eux pour maintenir non seulement l'activité d'approvisionnement en d'intrants, mais surtout le conseil vétérinaire, tant indispensable aux familles paysannes ? Ce sont maintenant là quelques-uns des enjeux à relever pour les années qui viennent.

D'UNE BANQUE DE RIZ A L'ORGANISATION PAYSANNE

Vendredi 30 janvier 2012 - 10h45

Réunion avec la coopérative de Trapaing Kranhoung, district de Tramkak, province de Takeo



Nous sommes tous assis autour d'une grande table à l'ombre. A tour de rôle, chacun des paysans ici présents, homme ou femme, prend la parole. Ils ont tous préparé leur petit discours, certains l'ont même écrit pour ne rien oublier. Ils nous exposent consciencieusement leur histoire et terminent inlassablement par une présentation des comptes de résultats et des revenus de chacune des activités que leur association a développées : élevage porcin, banque de riz, boutique alimentaire, service vétérinaire, etc. A juste titre, on les sent

fiers de recevoir une telle délégation. D'habitude, c'est nous qui prenons des photos. Mais la révolution technologique est passée par là, comme dans bien d'autres pays asiatiques. Aujourd'hui, ce sont avec leurs propres téléphones portables *made in China*, à la fois guirlandes lumineuses et appareils photos, qu'ils nous mitraillent de tout côté.



On ne sait pas trop s'ils parlent de chiffre d'affaires ou de bénéfice, mais en tout cas, une chose est assurée : l'association gagne de l'argent. *"Tout a commencé par une banque de riz"*, nous explique-t-on, que l'on s'empresse de nous montrer de l'autre côté de la route. Derrière les quelques planches de bois de cette cabane sur pilotis à l'abri des intempéries, des rongeurs et des inondations, sont stockés les surplus de riz des familles du village. Quand les réserves familiales s'épuisent et que la récolte tarde à venir, en période de soudure alimentaire, les

familles peuvent alors emprunter du riz. Elles rembourseront à la récolte avec un taux d'intérêt de 20% payé en nature, pour augmenter le stock villageois et contribuer à quelques revenus de l'association. Une idée simple, un coût mineur, mais un parfait instrument pour limiter les risques de pénuries alimentaires et de dépendance de commerçants peu scrupuleux, qui profitent généralement de ces période de grande fragilité des familles paysannes pour se "faire du blé" sur le riz ! Sous le regard amusé des villageois, la banque de riz fait vite l'objet d'une inspection en belle et due forme de la "délégation". On ne pouvait en attendre moins de Claude, ancien cadre bancaire intrigué par cette banque alimentaire d'un nouveau genre, de Jean-Noël, notre directeur financier, satisfait sans le dire de voir un investissement simple et concret, de nature à rassurer de futurs auditeurs, et de Jean-Jacques, agronome militant et de toute façon déjà convaincu.

Grâce à AVSF, avec cette banque de riz, ils se sont formés à gérer des stocks, organiser une collecte, calculer un prix ou un bénéfice, établir un compte de résultat. Pour ce faire, ils se sont constitués en coopérative. Avec les gains peu à peu accumulés, ils ont décidé de lancer d'autres activités. Le collectif s'est organisé, hommes et femmes ont réfléchi, pris des décisions, réparti des responsabilités. Ils gèrent aujourd'hui une panoplie d'activités lucratives, certaines encore fragiles certes mais toutes pertinentes.



Toutes et tous prennent la parole, présentent leurs responsabilités, et exposent en détail les activités de la coopérative et ses résultats économiques. Plus encore que les activités, je suis impressionné, comme sans doute mes collègues, par la réussite de l'organisation collective. Après une période où le collectif a signifié pour beaucoup, bourreaux et victimes, douleur et peur, où chacun ne savait pas s'il pouvait faire confiance à son voisin ou s'il serait dénoncé pour une atteinte à l'Angkar², des paysans et paysannes s'organisent, retrouvent le sens du

² Direction du Parti communiste du Kampuchéa, sous le régime Pol Pot

collectif et la confiance dans le groupe au service de leur village. Des prémisses d'organisations paysannes, l'une des réussites moins connues de l'action d'AVSF au Cambodge où de toutes petites associations prennent peu à peu en charge des services utiles à leurs villages, se fédèrent entre-elles et pourraient demain devenir de vraies organisations paysannes sur des services et filières stratégiques pour le monde rural et les villes. Un défi au Cambodge, une nécessité impérieuse de notre travail.

"I WAS BORNED AGAIN"

"JE SUIS NEE A NOUVEAU"... OU LE CHOC DE LA PRECARITE

31 janvier 2012 – 11h00

Madame Tho Ry.

Village de Kraing, Commune de Speu Ka, District de Baphnom, Province de Siem Reap.

Coincée entre la piste en terre à peine carrossable et une rizière, c'est une maison posée à même ce bout de terre encore disponible au bord du fossé, une maison végétale : pas de tôle, peu de bois. Une maison fragile à l'image de sa propriétaire. Madame Tho Ry vit seule avec son fils de six ans. Son mari est parti travailler à la ville mais il n'est jamais revenu, nous expliquera-t-elle d'une voix étrangement douce et posée plus tard au cours de notre rencontre. *"Il a rencontré une autre femme"* osera-t-elle même prononcer du bout des lèvres, en nous exposant avec pudeur son incroyable parcours de vie. Assise sur ce qui est l'espace de vie et de couchage de sa maison, cette femme se livre peu à peu et nous raconte son histoire ...

Abandonnée, seule du jour au lendemain avec son jeune fils, impossible pour elle d'aller travailler la terre alors qu'elle a besoin d'argent pour subvenir à ses besoins et ceux de son fils. Elle part alors travailler à l'extérieur comme employée et journalière pour trouver de quoi s'alimenter et survivre. En rentrant tard le soir, il ne lui est pas possible de s'occuper de la rizière familiale.

"Puis le projet est arrivé" dit-elle

Dara, dans son parfait anglais, est attentif à me traduire discrètement à l'oreille le moindre mot qu'elle prononce. Dans une implacable logique classificatrice, il nous avait expliqué que les enquêtes réalisées sur ce district avaient conclu au classement de Madame Tho Ry en *"ID poor number 1"*, la pire des cartes d'identité des pauvres.





Nous lui demandons de quelle manière elle a pu bénéficier de ce fameux "projet". Il y a deux ans, elle a reçu gratuitement quatre poules et un coq. Une pompe a été installée pour l'exhaure de l'eau de son puits. Une latrine a également été construite à côté de sa maison végétale. Elle a finalement bénéficié d'une formation pour initier une activité de production maraîchère. Grâce aux revenus du petit élevage et de la vente de légumes, elle a peu à peu conquis son indépendance économique et a pu acheter des aliments et produits de base.

Enfin et surtout, insiste-t-elle, *"j'ai pu rescolariser mon enfant ..."*.

Peu à peu, elle se libère de ses emplois extérieurs précaires. Les revenus de la vente de poulets lui permettent de louer la pompe pour irriguer sa rizière. Elle se consacre de nouveau au travail de la terre et gagne totalement son indépendance alimentaire.

"I was borned again" finit-elle par dire pour conclure son exposé de la même voix douce et émue devant tant de visiteurs.

Nous sommes nombreux à l'écouter attentivement. Les appareils photos crépitent pour sans doute capter et graver ce témoignage bouleversant. Je me sens certes un peu mal à l'aise mais en même temps troublé et ému par le courage impressionnant dont témoigne Madame Tho Ry. Elle n'a certes toujours pas grand-chose ; elle est toujours une *"poor smallholder farmer"*. Mais elle a retrouvé son indépendance, et avec elle sa dignité. Les expressions de son visage, fin et beau, en disent long sur les remerciements qu'elle adresse à Sophoan, Sophany et toute notre équipe. Son témoignage est poignant. C'est l'image que je veux garder de cette courte visite au Cambodge.

"Il faut la foi pour faire ce travail là", me glisse discrètement à l'oreille, Claude, notre Président qui semble lui aussi captivé et touché par les paroles ô combien puissantes et troublantes de Madame Tho Ry. Je ne sais pas de quelle foi il veut parler, mais si c'est croire que la pauvreté n'est pas inéluctable, il a mille fois raison.

Dans le bus qui nous ramène à la civilisation, les commentaires vont bon train entre tous les "experts" du développement que nous prétendons être. L'un opine favorablement sur l'impact du projet, l'autre exprime ses doutes sur la pérennité de ces démarches très pragmatiques d'intervention et de donations aux plus pauvres. Un troisième tente à voix haute, calculette en main, une estimation économique des gains pour Madame Tho Ry et les compare au coût d'opportunité de sa main d'œuvre familiale. Un quatrième questionne la pérennité des actions du projet et souligne la nécessité de politiques publiques nationales et de services de l'Etat pour prendre en charge l'action menée aujourd'hui par AVSF et tant d'autres projets et ONG au Cambodge. J'écoute attentivement ces échanges, tous intéressants, y contribue un temps, puis perds pied volontairement.

Partout, le génocide silencieux de la pauvreté et de l'exclusion se poursuit. Tant que des hommes et des femmes vivront encore de telles conditions, notre coopération, si modeste soit-elle, gardera tout son sens.



Je veux ainsi garder le souvenir de cette femme dans sa maison végétale. Pour elle, cinq poules, une latrine et quelques semences de légumes commencent à transformer sa vie. Ce n'est pas suffisant, mais ce peu lui a permis de retrouver sa dignité et de garder espoir pour elle et son fils.

Je veux garder le souvenir de cette femme et de ses remerciements, les deux mains jointes, au moment où nous sommes quittés et sommes remontés dans notre bus.

Elle me ramène à la réalité, au travail concret et pertinent engagé par des équipes discrètes, mais engagées et militantes. Elle me permet de ne pas oublier au quotidien pour qui nous travaillons. Elle me rappelle que toutes nos réunions, nos réflexions stratégiques, nos débats et séminaires ici et là-bas n'ont de sens que s'ils servent d'abord et avant tout cette coopération pertinente et nos équipes au service de familles victimes d'une exclusion silencieuse et toujours choquante.



*Siem Reap - Hauteluce - Paris
Frédéric Apollin
Octobre 2011- Août 2012*